

Genre et immigration indienne aux Etats-Unis : mobilités féminines dans la littérature diasporique indienne des années 90

Témoin privilégié du champ de multiplicités qui se tisse de nos jours entre l'Inde et l'Occident, l'essor récent de la littérature indienne de langue anglaise a porté sur le devant de la scène des auteurs qui, au-delà de leurs différents statuts de RIs (Resident Indians) et de NRIs (Non Resident Indians) ne se reconnaissent pas, ou plus, dans une identité d'ancien colonisé. De même, si un des thèmes de prédilection de la littérature indienne de la diaspora reste la rencontre avec le monde occidental et la redéfinition identitaire qui en découle, force est de constater qu'aujourd'hui, les mutations de la société indienne contemporaine et les nouvelles formes d'immigration ont provoqué d'importants changements dans la représentation du migrant indien. Paré d'une plus grande confiance dans la centralité de sa vision du monde, familiarisé bien avant son départ avec les mœurs, les coutumes et bien souvent la langue de sa future société d'accueil, le migrant indien est généralement présenté comme *acteur* d'une migration qui s'envisage de moins en moins comme une rupture définitive avec son pays d'origine que comme une opportunité de mobilité sociale. Aux Etats-Unis, première destination d'immigration « longue durée » en provenance de l'Inde, la mise en place de quotas migratoires en faveur des travailleurs hautement qualifiés concourt à faire du migrant indien un « modèle » tandis que les spécificités de ces visas (H1-B), délivrés en général pour une période de deux ans renouvelables, font du retour au pays une éventualité qu'il n'est dès lors plus possible d'écarter.

Grandes oubliées des statistiques mesurant la « success story » indo-américaine à l'aune des qualifications professionnelle des migrants ou du revenu des ménages, les femmes n'en occupent pas moins une position particulièrement centrale dans la littérature diasporique indienne des Etats-Unis. Chez Jhumpa Lahiri, Bharati Mukherjee, Chitra Banerjee Divakaruni

ou chez Shauna Singh Baldwin, la diversité des expériences migratoires au féminin ouvrent de nouvelles perspectives sur la dimension genrée de l'immigration provenant du sous-continent indien. En adoptant un corpus ouvert au roman et à la nouvelle mais limité aux œuvres publiées durant ces quinze dernières années, cet essai a pour but premier d'interroger l'évolution des mobilités féminines dans un contexte de « new immigration ». Ce qui apparaît en effet résolument nouveau dans la littérature indienne diasporique des années 90, c'est que l'arrivée et l'installation aux Etats-Unis y apparaît de moins en moins comme une promesse, ou pour certaines une menace, d'assimilation culturelle et d'émancipation féminine. En donnant une perspective transnationale à certaines de leurs histoires ou en les faisant commencer *avant* le moment de l'arrivée, les auteurs de notre corpus suggèrent en effet que leurs personnages féminins sont conditionnés bien avant leur départ pour le Nouveau Monde à constituer les « gardiennes des traditions » et à se prémunir contre une Américanisation qui les rendrait indésirables aux yeux de leurs communautés d'origine. Dans l'œuvre de Lahiri, Mukherjee, Divakaruni et Baldwin, les personnages féminins occupent une position particulièrement conflictuelle dans un champ de tensions où l'intégration des valeurs « américaines » est généralement perçue par leurs communautés, et parfois par elles-mêmes, comme une trahison de valeurs typiquement « indiennes ». Certains récits explorent notamment les relations à double tranchant qui lient les femmes indiennes à leur propre famille ou à des réseaux d'immigrés perçus comme substitut de famille élargie, relations où le sens d'appartenance reste parfois conditionné à un cloisonnement culturel qui a pour effet de figer les traditions dans le temps et de rendre les rapports de genre plus rigides. Ailleurs, comme notamment dans la nouvelle « Mrs. Sen »¹ de Lahiri, l'installation aux Etats-Unis, loin d'être vecteur d'émancipation, génère au contraire des situations de dépendances nouvelles du personnage féminin vis-à-vis de son époux. Ici, comme nous allons le voir, toute la subtilité et

¹ Lahiri, Jhumpa (2000 [1999]), « Mrs. Sen » in *L'interprète des maladies*, Paris, Mercure de France, trad. Jean-Pierre Aoustin.

la terrible ironie du texte réside dans le paradoxe que ce sont les pôles supposés d'émancipation de Mrs. Sen qui, en la confrontant de plein fouet à l'ampleur de son conditionnement culturel et à la fixité de ses représentations identitaires, la vouent à une dépersonnalisation et une aliénation grandissantes.

Dans « Mrs. Sen », Lahiri dresse le portrait d'une femme indienne qui, ayant migré aux Etats-Unis dans le sillage d'un mari professeur d'université, tente timidement de se forger une identité qui lui soit propre en se faisant engager comme gardienne d'enfants à domicile et en s'efforçant d'apprendre à conduire. Au-delà des efforts qu'elle déploie pour parer à un effacement identitaire qui la pousse à réduire son rôle à celui d'épouse et de femme d'universitaire, la protagoniste éponyme reste marquée au fer rouge par une incurable nostalgie pour son pays natal. Filtrée au travers de la perspective « américaine » d'Eliot, un petit garçon que le personnage féminin garde après l'école, la nouvelle de Lahiri souligne en effet dans ses premières pages l'énergie presque désespérée avec laquelle Mrs. Sen s'astreint quotidiennement à des tâches domestiques rituelles qui, tout en actualisant le souvenir d'une Inde figée dans le temps, lui donnent l'illusion qu'elle continue de s'inscrire dans une communauté imaginaire malgré son isolement et son éloignement au pays d'origine.

[Eliot] aimait tout particulièrement regarder Mrs. Sen couper des [légumes], assise sur des journaux étalés sur le tapis de la salle de séjour. [...] Elle ne voulait pas qu'Eliot marche dans la pièce quand elle coupait et tranchait. [...] Cette opération quotidienne durait environ une heure. [...] Elle aurait délimité la zone dangereuse avec une corde si elle l'avait pu. Une fois, pourtant, elle enfreignit sa propre règle; ayant besoin d'autre chose, et répugnant à se lever au milieu de tout le fatras qui l'entourait, elle demanda à Eliot d'aller chercher ce qu'il lui fallait dans la cuisine.²

Comme cette traduction française du texte ne tient pas compte de certaines nuances de sens, je me vois ici dans l'obligation de citer le même passage dans sa version originale :

[Eliot] specially enjoyed watching Mrs. Sen as she chopped things, seated on newspapers on the living room floor. [...] She refused to let Eliot walk around when she was chopping. [...] The daily procedure took about an hour. [...] She

² Lahiri, Jhumpa (2000 [1999]), « Mrs. Sen » in *L'interprète des maladies*, Paris, Mercure de France, trad. Jean-Pierre Aoustin, pp. 142-143.

would have roped off the area if she could. Once, though, she broke her own rule; in the need of additional supplies, and reluctant to rise from the catastrophic mess that barricaded her, she asked Eliot to fetch something from the kitchen.³

Dans ce dernier extrait, les verbes « roped off » et « barricaded » évoquent avec beaucoup d'éloquence la façon dont ce cérémonial culinaire, loin de soutenir la construction identitaire de Mrs. Sen, l'enferme au contraire dans une enclave mentale totalement hermétique. Eliot est présenté ici comme un personnage synonyme de prise de risque identitaire pour Mrs. Sen, puisqu'il est finalement invité par cette dernière à transgresser la frontière imaginaire que la protagoniste éponyme érige d'abord entre eux. Cependant, la transgression de la limite spatiale comme porte ouverte sur l'Autre et sur soi-même ne semble pouvoir fonctionner que dans un sens unique. En effet, au cours des après-midi où Mrs. Sen s'entraîne à conduire sur le parking d'un immeuble avec Eliot à ses côtés, le personnage féminin se refuse systématiquement à s'aventurer au-delà des limites qui lui ont été imposées par son époux et se perd dans la contemplation anxieuse d'une *main road* dont l'agitation incessante ne semble laisser aucune place à la moindre erreur de conduite, au sens propre et au sens figuré.

Ainsi, dans la nouvelle de Lahiri, le difficile apprentissage de la conduite fonctionne comme une métaphore cristallisant les impasses identitaires du personnage féminin et indiquant son incapacité à prendre le volant de sa vie. Immobilisée en marge de la route principale et mise au pied du mur par un mari qui se refuse à la conduire pour faire ses emplettes tout en lui reprochant son manque de persévérance, Mrs. Sen est en quelque sorte acculée à la faute. Poussée à bout, le personnage féminin finit donc par s'engager sur la route principale et par transgresser presque malgré elle la frontière mainte fois contemplée. Le geste est bien sûr plus désespéré qu'émancipateur et l'accident qui ne manque pas de s'ensuivre, même s'il n'occasionne que de légères blessures physiques, a de profondes répercussions psychiques. Il est dès lors révélateur que Mrs. Sen ne parvienne pas à expliquer l'accident au

³ Lahiri, Jhumpa (1999), « Mrs. Sen » in *Interpreter of Maladies*, New Delhi, Harper Collins India, p.115.

policier venu la secourir mais se limite à décliner l'identité et la profession de son mari. Tout comme sa coupure à la lèvre le laisse déjà supposer, Mrs. Sen se mure à la suite de son accident dans un silence qui signe son échec à affirmer son individualité et qui annonce sa capitulation totale devant la domination patriarcale de son époux. Le dénouement de l'histoire est sans appel ; Mrs. Sen n'oppose en effet aucune résistance lorsque son mari lui retire la garde d'Eliot et finit ainsi par la priver d'une relation qui était devenue son unique support émotionnel et son seul espoir d'émancipation.

Dans sa nouvelle « Trottoirs d'argent, toits d'or »⁴, nous allons voir que Divakaruni utilise également la figure de la limite spatiale comme métaphore de la domination patriarcale et du cloisonnement culturel subis par l'immigrée indienne aux Etats-Unis. Ici cependant, la déréliction du personnage féminin ne s'explique pas uniquement par son allégeance intérieure à des rôles genrés culturellement surdéterminés ou par des rapports de domination entre les sexes à l'intérieur de la sphère privée. En traitant de l'assujettissement et de la dépendance accrue au conjoint sur fond de déclassement social et de racisme ambiant, Divakaruni fait se répondre l'oppression subie à l'intérieur et à l'extérieur de la sphère domestique et recourt à la critique sociale pour évoquer la marginalisation de l'immigrée indienne aux Etats-Unis.

Une grande part de l'originalité de « Trottoirs d'argent, toits d'or » réside dans son point de vue narratif qui épouse la perspective d'une jeune fille indienne découvrant les Etats-Unis en s'installant chez son oncle et sa tante avant de rejoindre l'université. bercée par des chimères romantiques qui associent la découverte du Nouveau Monde avec la rencontre du prince charmant, la protagoniste et narratrice s'aperçoit avec effroi que l'homme épousé par sa tante suite à un mariage arrangé, loin de correspondre à l'idéal masculin qu'elle s'était imaginé à distance, occupe en fait un emploi subalterne dans un garage et se réfugie dans l'alcool pour oublier ses ambitions déçues. A travers la perspective effarée de sa jeune

⁴ Divakaruni, Chitra Banerjee (2001 [1995]), « Trottoirs d'argent, toits d'or » in *Mariage arrangé*, Arles, Editions Philippe Picquier, trad. Marie-Odile Probst.

protagoniste, Divakaruni expose ainsi les zones d'ombres de la « success-story » indienne aux Etats-Unis et dévoile les effets délétères de la mythologie du Nouveau Monde lorsque celle-ci investit l'institution indienne du mariage arrangé. Le leitmotiv « Epouserai-je un prince venu d'un lointain pays magique où les trottoirs sont d'argent et les toits d'or ? » scande le texte et offre un contrepoint ironique à la découverte d'une réalité des plus sordides.

Paradoxalement, c'est pourtant les rêves stéréotypés de liberté que Jayanti nourrit sur son pays d'accueil qui la poussent à convaincre sa tante de contrevenir aux exhortations de son mari et à se risquer hors de la sphère domestique pour une promenade dans le quartier. Ici, contrairement à la nouvelle de Lahiri, la transgression de la limite spatiale par l'immigrée indienne semble moins signer un élan autodestructeur qu'un acte d'émancipation vis-à-vis du carcan patriarcal. La promenade tourne pourtant au cauchemar. Perdue dans le délice de ses réminiscences indiennes, la tante de Jayanti s'aventure en effet au-delà des rues qui lui sont familières, jusqu'à ne plus savoir retrouver son chemin. L'attaque raciste dont les deux femmes sont alors victimes, pourchassées par de jeunes agresseurs qui les pilonnent de boue, plonge Jayanti dans la stupeur et la confronte pour la première fois avec une Amérique dévorée par la haine raciale. L'attaque a ici une portée largement symbolique puisque c'est la neige immaculée qui avait émerveillé la protagoniste en début de promenade, transformée en boue, qui souille maintenant le visage et les saris des deux femmes. Si cette image de boue exprime de manière assez évidente la noirceur du rêve américain et la perte de l'innocence, elle revêt aussi un sens plus profond au cours de la suite de l'histoire, lorsque les deux femmes rentrent chez elles et se retrouvent confrontées au regard de l'oncle. La scène de violence domestique qui s'ensuit indique en effet que l'oncle de Jayanti est traversé de haine à la vue de ce qui symbolise l'échec honteux de ses idéaux passés. Neige immaculée devenue souillure, la boue recouvrant le visage de la tante la désigne comme victime expiatoire d'un rêve américain qui, ayant mal tourné, s'est transformé pour son mari en haine de soi, en haine

des autres et surtout, en haine des Etats-Unis. « Ce fichu pays » s'exclame-t-il après avoir frappé sa femme, « comme un *dain*⁵, une sorcière, qui feint de vous donner et puis qui vous dépouille. »⁶ Si besoin en était, il est intéressant de remarquer ici combien le discours de l'oncle féminise les Etats-Unis dans ce que le pays a de soi-disant maléfique – un « dain », une sorcière - et contribue ainsi à légitimer le cycle de violence qu'il inflige à sa femme.

Mais le texte de Divakaruni refuse une logique binaire qui essentialiserait son personnage masculin en bourreau et ses personnages féminins en victimes. A travers le silence complice qui indique le déni de la violence et scelle l'entendement tacite du couple, Divakaruni suggère en effet que c'est bien la haine, née de la perte d'un idéal jadis partagé, qui cimente maintenant la relation entre mari et femme. Il est donc révélateur qu'en ce point du texte, la jeune héroïne marque une distance physique avec son oncle et sa tante en se retirant sur le balcon, émerveillée de nouveau par la blancheur de la neige qui s'est remise à tomber. Finalement, alors que Jayanti laisse la neige recouvrir ses mains malgré la morsure du froid, Divakaruni utilise de nouveau l'image de la neige immaculée comme métaphore de l'idéal et de l'espoir bien qu'elle l'investisse cette fois d'une note presque solennelle. Le leitmotiv « Epouserai-je un prince venu d'un lointain pays magique où les trottoirs sont d'argent et les toits d'or ? » vient conclure les dernières pages de la nouvelle même si là aussi, la note ironique qu'il ajoutait auparavant au texte laisse maintenant la place à une certaine solennité. L'innocence est en effet parvenue à traverser la haine, et l'espoir têtu, mélangé à la souffrance, fait accéder l'héroïne de « Trottoirs d'argent, toits d'or » à une conscience renouvelée d'elle-même et du monde qui l'entoure.

Afin de parfaire ce tour d'horizon des mobilités – ou des immobilités - féminines dans la littérature diasporique indienne des années 90, nous allons de nouveau faire référence, cette

⁵ Dain : une sorcière qui se nourrit de chair humaine.

⁶ Divakaruni, Chitra Banerjee (2001 [1995]), « Trottoirs d'argent, toits d'or » in *Mariage arrangé*, Arles, Editions Philippe Picquier, trad. Marie-Odile Probst, p. 66.

fois de manière plus concise, à un autre texte de Divakaruni, *La liane du désir*⁷. Bien que ce choix semble à première vue privilégier un auteur parmi tant d'autres, il est utile de préciser que ce roman est un des rares à aborder une thématique autant actuelle qu'essentielle : celle de la législation américaine sanctionnant l'immigration féminine en provenance de l'Inde. Un rapide détour par l'actualité journalistique s'avère ici nécessaire. Dans un article publié en 2004 par *The Hindu*⁸, un des journaux les plus lus en Inde, Shivali Shah s'émeut de l'augmentation dramatique du nombre de migrantes indiennes violentées par leur époux dans le contexte de leur relocation aux Etats-Unis. Interprétant ces statistiques à l'aune des spécificités des visas H-4 majoritairement alloués à ces femmes, la journaliste critique le parti-pris genré de la politique d'immigration américaine et suggère un lien de cause à effet entre une législation sanctionnant une dépendance accrue au mari et la vulnérabilité exacerbée des « H-4 wives », comme on les appelle, à la violence domestique. Shivali Shah rappelle en effet qu'il est non seulement interdit de travailler aux détentrices de visas H-4, mais que ces femmes sont également dépendantes du bon vouloir de leurs époux pour le renouvellement de leur carte de séjour, pour l'ouverture d'un compte en banque et même, dans certains états américains, pour l'autorisation de s'inscrire au permis de conduire.

Divakaruni expose également dans son roman les paradoxes de la législation américaine sanctionnant l'immigration féminine en provenance de l'Inde. De façon plus générale, *La liane du désir* problématise les moyens d'action (*agency*) des immigrées indiennes aux Etats-Unis à travers l'histoire de deux amies, l'une mariée en Inde, l'autre aux Etats-Unis. Comme l'on peut s'y attendre, les liens amicaux unissant Sudha à Anju sont aussi profonds que leurs caractères paraissent diamétralement opposés. Sudha incarne en effet le stéréotype de la femme indienne discrète et soumise tandis qu'Anju, malgré ses origines indiennes, représente le modèle de la femme occidentale affirmée, individualiste et

⁷ Divakaruni, Chitra Banerjee (2002), *La liane du désir*, Paris, Plon, trad. Françoise Adelstain.

⁸ "Trapped on a H-4," <http://www.thehindu.com/thehindu/mag/2004/11/28/stories/2004112800380300.htm>.

indépendante. Sous un abord un peu schématique, le roman de Divakaruni gagne toute sa force en s'emparant de stéréotypes féminins pour mieux les faire exploser par la suite, renvoyant un lectorat majoritairement occidental aux préjugés culturels de ses propres représentations genrées. Car à la faveur de l'arrivée de Sudha aux Etats-Unis, les destinées des deux amies vont s'entrechoquer, s'entremêler et finalement presque s'inverser.

Le point de départ du roman oppose la fausse couche tragique d'Anju aux Etats-Unis à la maternité contrariée de Sudha en Inde, laquelle est poussée au foeticide par une belle-famille anxieuse d'établir un héritier mâle en tête de sa lignée. Cherchant à protéger son nouveau-né, Sudha fuit l'Inde pour les Etats-Unis en se procurant un visa touristique et se fait recueillir par Anju et Sunil, son mari, éplorés par la perte de leur propre enfant. Sudha et sa fille ne vont toutefois pouvoir trouver refuge chez Anju et Sunil que pour un temps. Séduit par la beauté de Sudha qui s'avère, de surcroît, une véritable fée du logis, Sunil va provoquer la rupture entre les deux amies et le départ de Sudha, obligée de fuir une fois de plus le foyer en emportant sa fille. Au travers du personnage de Sudha et de sa vaillante détermination à gagner sa vie coûte que coûte pour subvenir aux besoins de sa fille, Divakaruni aborde de front une question essentielle qui est généralement à peine esquissée dans la littérature indienne de la diaspora, à savoir : quelle peut-être aujourd'hui la *visibilité* de l'immigrée indienne aux Etats-Unis quand celle-ci n'est pas, ou plus, rattachée au foyer d'un migrant indien hautement qualifié ? Ou encore, quelles sont les possibilités d'action des migrantes indiennes qui se trouvent en rupture avec le système patriarcal indien et qui, ne pouvant plus être « personne à charge » aux Etats-Unis, n'ont d'autre recours que de rester en s'installant dans l'illégalité ou en contractant un mariage blanc ?

En s'interrogeant sur les *réelles* possibilités d'émancipation offertes aux immigrées indiennes en Amérique, Divakaruni déconstruit l'essentialisation de l'Inde comme symbole de tradition et celle des Etats-Unis comme symbole d'émancipation tout en s'inscrivant en faux

d'un discours qui associe systématiquement les Etats-Unis à un gain de mobilités, quels que soient le sexe ou la nationalité des migrants. En conclusion de notre analyse, il semble donc que le retour volontaire de Sudha en Inde à la fin du roman dépasse une simple illustration du phénomène récent de migrations circulaires. Car la résolution de *La liane du désir* suggère que c'est bien dans le développement d'un *métis*⁹ transnational et dans la réorganisation du projet migratoire que réside un véritable gain des mobilités féminines.

Bibliographie

De Certeau, Michel (1990 [1980]), *L'invention du quotidien, tome 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, Folio.

Divakaruni, Chitra Banerjee (2002), *La liane du désir*, Paris, Plon, trad. Françoise Adelstain.

Divakaruni, Chitra Banerjee (2001 [1995]), « Trottoirs d'argent, toits d'or » in *Mariage arrangé*, Arles, Editions Philippe Picquier, trad. Marie-Odile Probst.

Lahiri, Jhumpa (1999), « Mrs. Sen » in *Interpreter of Maladies*, New Delhi, Harper Collins India.

Lahiri, Jhumpa (2000 [1999]), *L'interprète des maladies*, Paris, Mercure de France, trad. Jean-Pierre Aoustin.

Shah, Shivali (2004), "Trapped on a H-4," in *The Hindu*, <http://www.thehindu.com/thehindu/mag/2004/11/28/stories/2004112800380300.htm>.

Delphine Munos, Université de Liège

⁹ Michel de Certeau développe le concept de « métis » dans *L'invention du quotidien*.